

Rosalie de Constant et son voyage à Chamonix avec Madame Hardy-de-Bons, fait en 1807

Autor(en): **Sévery, Clara de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **44 (1936)**

Heft 2

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-34298>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

⁶ *Dictionnaire historique*, loc. cit. ; *Armorial vaudois*, t. I, p. 141; Cte de Foras, *Armorial et nobiliaire de l'ancien duché de Savoie*, t. II (1878), p. 288 ; cf. E. Dupraz, *Relations des seigneurs de Colombier avec l'abbaye de Montheron*, *Rev. hist. vaud.*, 17^{me} année (1909), p. 33-42 ; Maxime Reymond, *Un gentilhomme vaudois du XV^{me} siècle : Henri de Colombier, seigneur de Vufflens*, *ibid.*, 29^{me} année (1914), p. 199-212.

⁷ Foras, *Armorial*, t. II, p. 290-291. *Dictionnaire historique du canton de Vaud*, t. I, p. 464. L'*Armorial vaudois* de M. D. L. Galbreath, t. I, p. 216 écrit « Jeanne de Duin ».

⁸ *Dictionnaire historique du canton de Vaud*, loc. cit.

⁹ Cf. *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, t. II, p. 548.

¹⁰ *Loc. cit.*

¹¹ Foras, *Armorial*, t. II, p. 291.

¹² *Op. cit.*, p. 141.

¹³ *Évangile selon saint Jean*, version H. Oltramare, chap. XVIII, v. 2 à 9.

Rosalie de Constant et son voyage à Chamonix avec Madame Hardy-de-Bons, fait en 1807.

*Communication faite à la réunion de la Société d'Histoire
de la Suisse romande,
à Sierre, le 12 octobre 1935.*

La Société romande d'Histoire ayant choisi cette année le Valais pour sa réunion d'automne, nous avons pensé qu'une brève causerie sur le voyage au Mont-Blanc de Rosalie de Constant intéresserait quelques-uns de ses membres. Pour ce travail nous avons fait quelques emprunts au charmant ouvrage de Lucie Achard, *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis* (Eggimann et Cie, Ge-

nève, 1901-02) que nous citerons souvent ainsi que la brochure intéressante de M. Perrochon, intitulée *Une femme d'esprit, Madame de Charrière-Bavois*, et notre ouvrage en deux volumes *La vie de société à la fin du XVIII^{me} siècle*.

Rosalie de Constant (1758-1834), auteur du voyage à Chamonix, était la fille de Samuel de Constant-Rebecque, fils de David de Constant, seigneur d'Hermenches et Villars-Mendraz. Il avait fait du service en Hollande et l'avait quitté avec le grade de major ; il épousa, en 1757, Charlotte Pictet. Comme son frère le « beau d'Hermenches », le père de Rosalie était bel homme et ne passait pas inaperçu dans les cercles féminins. En tant que romancier il était d'ailleurs tenu à étudier de près le cœur féminin. On a de lui *Le mari sentimental*; *Laure de Gerosan*, *Caleb Williams* et autres ouvrages encore. La critique mondaine ne lui attribue du reste pas de « liaison dangereuse ». Sa fille disait qu'il plaisait à toutes les femmes. Madame de Constant qui avait été très appréciée dans le théâtre que Voltaire faisait jouer à Genève et Lausanne, avait, de son côté, beaucoup de goût pour la vie mondaine et la comédie. Elle souffrait de voir son mari aussi entouré de succès féminins et le lui manifestait par des lettres où l'affection est accompagnée de dépit et de jalousie.

Rosalie fut mêlée très jeune à cette vie mondaine ; sa mère écrivait à son mari :

« Nous avons demain dix-huit personnes à dîner et douze à souper. Rosalie sera comme un ange, en robe garnie de fourrure. Elle se développe étonnamment. Elle imagine, cause, elle est souple et gaie. »

Le ménage de Constant-Pictet s'établit en 1762 dans un appartement à la Cour-St-Pierre et c'est là que nâquit

Charles, leur dernier enfant. Ils en eurent quatre : Juste, Rosalie, Lisette et Charles. Madame Samuel de Constant, très délicate de santé et minée par la maladie, fut enlevée à sa famille en 1766. Rosalie n'avait alors que huit ans et après la mort de Madame de Constant Samuel et ses enfants habitèrent tantôt à St-Jean, propriété des Constant, tantôt chez les grands-parents Pictet. Cette propriété de St-Jean était fort belle et souvent les étrangers de passage à Genève venaient la visiter. La vue s'étendait sur la chaîne du Mont-Blanc, le fort de l'Ecluse, le lac Léman et le Rhône. Les enfants s'y ébattaient avec délices. Une partie de cache-cache dans les dépendances devait être néfaste à Rosalie ; tout en s'amusant elle tomba d'un escalier de grange et se brisa l'épaule ; on la soigna aussi bien que possible, mais elle resta un peu contrefaite et de petite taille ; à côté de cela elle était très myope. Son père lui parlait très sévèrement de son physique et la sermonnait parfois. La jeune fille eut dès son enfance un goût marqué pour les fleurs que sa mauvaise vue n'a pas empêché de reproduire d'une façon absolument parfaite : son herbier peint est une œuvre d'art ; il est déposé à la Bibliothèque de l'Université de Lausanne.

Madame de Constant emmenait parfois ses petits-enfants à Ferney et Rosalie et ses frères y jouaient dans le jardin et même dans la chambre du philosophe. Ils s'amusaient à enlever les hannetons des arbustes, ce qui fit dire à Voltaire : « Je suis bien heureux, je n'avais que deux ennemis : les Turcs et les hannetons. Catherine de Russie me tue les Turcs, et vous, vous me délivrez des hannetons. »

Samuel avait peine à se consoler de son veuvage et de sa solitude. Une étrange lettre de M^{me} Denis, trouvée dans les papiers de la famille de Constant, nous apprend

qu'il songea un instant à épouser cette nièce de Voltaire, mais ce ne fut qu'une courte aventure et il s'attacha à l'une des femmes les plus distinguées de Genève, M^{lle} de Gallatin, et l'épousa. Le nouveau ménage se fixa à Genève, rue de l'Hôtel de Ville. Les deux garçons furent placés en pension à Lausanne tandis que les deux fillettes demeurèrent avec leurs parents.

En 1772-1773, M^{me} Pictet, la grand'mère, proposa à ses deux petites-filles de passer l'hiver à Paris avec elle. Nous sommes surpris de toutes les distractions et invitations distinguées qu'eurent à Paris ces dames genevoises et nous sommes étonnés que l'âge et le physique peu remarquable de ces voyageuses leur ait procuré tant de plaisirs. En tout cas, Rosalie en eut grand profit pour le développement de son esprit. Etant limitée par le temps, je ne citerai que quelques souvenirs tirés de son journal où nous constatons que, malgré ses mauvais yeux et son âge, elle a su très bien voir une foule de gens et de choses. Le Docteur Tronchin, alors à Paris, devait être consulté pour la taille de Rosalie et ses traitements ne l'empêchaient pas de faire beaucoup de courses et d'achats et de se rencontrer avec plusieurs connaissances de Genève: les Necker, Diodati, Tronchin et autres. M^{me} de Vermenoux, qui avait été la dame de compagnie de M^{me} Necker, les conduisit à l'Opéra dans son carrosse. On y jouait *Adèle de Ponthieu*. Elles assistèrent aussi à la messe de minuit dans l'Eglise de Notre-Dame, entendirent à la Comédie Italienne *Le Tuteur trompé* et *Le Déserteur*, musique charmante. Elles visitent toute la ville et vont à une foire où, dans une loterie, ces dames ont la chance de gagner trois cents francs. Elles passèrent de même quatre jours à Versailles et visitent non seulement le Palais, mais en voient de près les principaux

habitants qui sont Louis XV, la Dauphine, Marie-Antoinette, la Comtesse du Barry, etc. La description de tous ces personnages est très amusante. Elles assistent au souper du roi et au dîner de la dauphine dans une salle à manger tapissée de gobelins. Les repas étaient servis dans de la vaisselle d'or, ce que Rosalie a bien su voir. Au retour de Versailles, elles font des visites et Rosalie continue son traitement chez Tronchin tout en suivant des cours de danse. Il paraît qu'elle dansait bien, car dans un grand bal où elle fut invitée par M^{me} de Meunier, à l'Hôtel de la Compagnie des Indes, où elle ne connaissait personne, elle dansa beaucoup. Jusqu'à la fin de leur séjour, nos Genevoises visitent une quantité de palais, de musées, d'églises et, après plusieurs mois d'absence, rentrent dans leur famille à Genève.

Il faut rappeler qu'à cette époque en Suisse, à Genève comme à Lausanne, il y avait de passage ou à demeure bon nombre de personnalités distinguées ou intéressantes : émigrés politiques et autres et la présence de Voltaire, de Gibbon, de M^{me} de Staël, de Necker, du général de Montesquiou, etc., attirait beaucoup de monde. Le physicien Mesmer y faisait ses expériences, tandis que Messieurs de Gentil-Langalerie et Dutoit-Membrini y comptaient leurs adeptes. Lisette, la sœur de Rosalie, était reçue dans la secte des « Ames Intérieures », qui se rattachait à M^{me} Guyon, la célèbre mystique. Lavater fut invité dans plusieurs salons à Genève et à Lausanne et y notait ses observations. Il disait : « Que les Genevois ont les os du front avancés au-dessus des yeux et un creux au milieu, ce qui indique les « penseurs soucieux ». On se rappelle le propos d'un mondain qui assurait : « Que les salons suisses auraient dû, pour être agréables, n'avoir que des messieurs de Genève et des dames de

Lausanne », ce qui était flatteur pour le beau sexe lausannois d'alors.

A sa rentrée en Suisse, Rosalie se livra à des travaux et des recherches très variés : elle esquissait beaucoup de romans, de compositions musicales, de poésies, mais ne publia jamais rien. Son goût pour la peinture des fleurs était sa passion favorite. Elle les étudiait et les reproduisait avec une rare perfection. L'herbier dont nous avons parlé se compose de douze cents plantes peintes avec indications intéressantes.

Comme de nombreux Genevois, les sciences les plus diverses l'attiraient, car beaucoup ont consacré leurs forces et leur fortune pour aider à maintes découvertes. Les travaux d'Horace-Bénédict de Saussure l'ont certainement intéressée et l'on voit que dans ses courses de montagne, la nature des rochers la préoccupait spécialement.

Samuel de Constant avait pris pour précepteur de ses fils M. Bourrit, fils du savant bien connu, qui donnait à ses enfants des notions sur l'électricité et la botanique et s'occupait aussi assidûment de la direction des ballons, mis à la mode par Montgolfier et que plusieurs familles genevoises s'efforçaient d'imiter.

A St-Jean chacun se mit à en fabriquer avec un très gros papier étendu dans le salon et rempli des vieux papiers et des vieilles lettres que l'on put se procurer. M^{lle} Achard craint, non sans raison, qu'on ait brûlé ainsi plusieurs archives de famille. Toute la famille de Samuel de Constant assista au lancement d'un des ballons qui fut un vrai succès : on le vit s'élever majestueusement de la terrasse de St-Jean, à travers le Rhône et le Bois de la Bâtie derrière lequel il disparut. Rosalie nous dit quelque part que de Saussure en avait fabriqué un qui

ne put jamais s'élever. Il en était très mécontent et de méchante humeur. La grande amie, parente de Rosalie, à Lausanne, la générale de Charrière-Bavois, dont les samedis de réception étaient réputés, lança aussi un jour un ballon de son jardin de Petit-Bien, dû à son domestique italien.

A Genève, comme à Lausanne, il y avait des personnalités intéressantes et distinguées en si grand nombre que Samuel désirait beaucoup y trouver des partis pour ses filles, mais Lisette ne songeait pas au mariage. Elle avait eu une belle occasion, mais y avait renoncé, s'étant attachée à la secte qui suffisait à son bonheur. Elle était très heureuse de sa décision, bien que sa sœur Rosalie trouvât qu'elle s'était par là un peu détachée de sa famille. Rosalie, elle, eut plusieurs offres de mariage sérieuses : lisant beaucoup, elle avait vivement apprécié les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre et s'était enthousiasmée de leur auteur en lisant ses œuvres. Elle se décida à lui écrire sans se nommer. Il lui répondit de la façon la plus flatteuse, mais naturellement il aurait aimé la rencontrer et la voir. Un rendez-vous avait été fixé à Paris, c'était en 1781. Dans une de ses lettres confidentielles, elle lui avoue que sa taille a été un peu déformée à la suite d'un accident et qu'elle n'a pas de fortune. Ce que Bernardin de St-Pierre apprenant, il renonce à cette union conclue à distance et avoue à sa correspondante qu'il ne se reconnaît pas les qualités d'un père (il aurait pu s'en aviser plus tôt) et Rosalie comprend que ses espoirs sont à vau-l'eau.

« C'est une espérance finie, chimère de liaison, fleur séchée qui ne peut se ranimer », écrit-elle avec mélancolie.

Ce roman laissa dans son cœur quelque amertume,

mais elle continua cependant à lui écrire. Bernardin de St-Pierre avait alors cinquante-cinq ans ; il épousa la fille de son éditeur, M^{lle} Didot, qui en avait vingt. Cette union dura sept ans. Devenu veuf, il se remaria avec une jeune fille, M^{lle} Pelleporc. Chose curieuse, à la même époque, le frère cadet de Rosalie, Charles, qui revenait de Chine, faisant escale à l'Ile de France, faisait la lecture de *Paul et Virginie* aux naturels du pays, qui l'intéressaient.

Rosalie eut néanmoins d'autres occasions matrimoniales et nous pourrions même la nommer un « Prix Montyon », car elle fut demandée en mariage à plusieurs reprises par ce riche académicien et conserva malgré tout pour lui une grande estime mêlée d'admiration. Elle eut aussi une offre de mariage flatteuse de la part du général-marquis Montesquiou-Fezensac. On sait qu'il avait joué à Genève un rôle magnanime. Après avoir conquis la Savoie pour la France, il refusa en effet de priver Genève de son indépendance. Obligé de fuir pour n'être pas saisi comme traître, il se réfugia à Mézières, village du Jorat qui depuis lors a pris une grande notoriété par le théâtre qu'on sait. M. de Montesquiou, qui avait rencontré Rosalie à Genève et à Lausanne, avait alors cinquante-quatre ans et Rosalie trente-cinq. Il avait prié M^{me} de Montolieu de faire agréer sa demande à M^{lle} de Constant qui n'accepta pas ses offres, craignant de ne pas pouvoir remplir un rôle de belle-mère auprès des enfants déjà âgés du marquis. Elle ne souffrit pas d'y avoir renoncé. Une foule d'amis et de parents l'attirait et l'occupait. Elle entra en relation avec M^{me} de Charrière de Tuyll après la lecture de *Calixte*, et se lia de plus en plus avec la générale de Charrière, auprès de laquelle elle devait vivre après la mort de son père. Cette

dernière était très liée avec l'avocat général Servan, grand ami des Constant, dont M. Perrochon nous a récemment entretenu avec son talent habituel. Rosalie avait une grande affection pour son cousin Benjamin Constant et par ailleurs prit fait et cause en sa faveur dans ses intrigues avec M^{me} de Staël. Elle rencontrait aussi à cette époque les Necker et M. Matthieu de Montmorency.

Après avoir rappelé, ci-dessus, ce qu'était Rosalie de Constant, nous allons maintenant passer à une description de sa course à Chamonix.

Dans son ouvrage, M^{lle} Achard, en parlant du voyage de sa tante en 1807, déplore qu'elle n'ait consacré que quelques lignes à ce sujet et suppose que le journal lui-même a été perdu. L'ayant retrouvé à Valency, il y a plusieurs années, nous vous en donnerons quelques extraits. Rosalie l'a décoré de quelques peintures florales, malheureusement trop rares, et de quelques petits paysages en couleurs, peints à la main, par elle, ou bien achetés en cours de route, car, dans cet album retrouvé, se trouve le récit d'un second voyage fait en Suisse allemande avec des amis.

Ce qui nous frappe en abordant la lecture de ce voyage (1807), c'est la longueur des trajets d'alors. Maintenant, en automobile, on peut aller en moins d'une heure de Lausanne à Genève. Nos deux voyageuses, parties de Valency en voiture découverte à quatre heures du matin, n'arrivent à Genève qu'après trois heures de l'après-midi et se disent très fatiguées.

« Quel était le but et l'espoir de notre petit voyage », dit Rosalie. « Nous cherchions des aspects nouveaux et par conséquent des émotions nouvelles. Nous voulions

au moins voir les avenues de ces laboratoires. A notre arrivée à Genève, nous nous procurâmes une voiture pour le lendemain, une carte du Mont-Blanc et de ses environs et l'itinéraire d'Ebel. » Et après avoir mal soupé et bien dormi, les voyageuses se mettent en route au point du jour pour Salenches, route de Genève à Bonneville. La rivière de l'Arve intéresse spécialement Rosalie et nous remarquons que la nature des roches des montagnes retient son attention. Elle admire l'Aiguille de Warens (?) qui domine St-Martin. Elle spécifie que les roches sont tertiaires ou secondaires, renfermant de l'ardoise ou du granit. Après Salenches, St-Martin. Les voyageuses renoncent à leur voiture et doivent se contenter d'un mulet ou d'un petit char-à-bancs, petite voiture basse pour trois personnes, commode et qu'on démonte très facilement quand on traverse un cours d'eau. Elles admirent le petit lac de Chède. On voit le Nant, noir, et là Rosalie constate de nouveau qu'il y a des montagnes d'ardoises et de roches, riches en mines de plomb et galeries tenant argent. On a commencé à exploiter ces mines ; maintenant elles sont abandonnées et la maison est devenue une auberge. Rosalie décrit ensuite un monument de marbre noir à quatre faces dont trois sont chargées d'inscriptions, rencontré sur le chemin. La première face donne un avertissement aux voyageurs de ne pas s'exposer à des excursions sans guide. Un panneau proclame l'amour du gouvernement français pour l'encouragement des arts et sciences. Ce gouvernement était alors la Convention nationale. Après avoir passé le Pont Pilissier (?), on gravit un chemin rapide, appelé « les Montées ». Il est frayé sur le roc vif. Cette montagne est une roche primitive : un gneis, ou roche feuilletée, formant la transition entre les roches de corne et les granits purs. Elle rencontre dans

cette région de grands blocs de granit et des plantes alpines ; tout à coup on tourne à gauche et on découvre la Vallée de Chamonix, on y entre, on y est !

La Vallée de Chamonix a d'abord son impression réelle, ensuite celle qui tient à l'imagination et à l'attente. Jusqu'ici tout a été accessoire, on est arrivé au but, on vient de quitter une ville populeuse, on est au centre des plus hautes montagnes de l'Europe, on touche au Mont-Blanc, et déjà les « asperges de glace » viennent vous avertir que vous êtes dans son empire. On se recueille pour voir et pour se faire une idée juste de ce que l'on voit. La Vallée de Chamonix a environ quatre lieues de long ; elle est divisée en trois paroisses : les Ouches, le Prieuré et l'Argentière, traversée par l'Arve dans toute sa longueur. La vallée est bordée par de hautes montagnes de la classe des primitives. Cette vue est sans doute étonnante, mais je ne sais si, sans connaissances ultérieures et sans réflexions intérieures, on en serait aussi frappé que réellement on doit l'être.

Les courses de Rosalie de Constant éveillent chez elle beaucoup de réflexions philosophiques intéressantes qui complètent la narration résumée de ses voyages et la description des sites qu'elle traverse.

Des guides nous offrent de visiter le glacier des Bossons, qu'elle appelle aussi « Buissons ». Le sol est recouvert de débris, la route est montueuse et assez pénible, surtout sur la moraine du glacier.

On voit les glaciers se rapprocher des bois, des crevasses ; les aiguilles du glacier des Bossons sont spécialement belles.

Cette journée de Salanches à Chamonix, quoique courte, il y a six heures de distance, offre un grand nombre d'objets curieux et familiarise avec tout ce que

l'on verra ensuite. On se fatigue plus à voir qu'à marcher. Une personne délicate qui voudrait voir sans se fatiguer pourrait se borner à cette vallée et à cette vue des Bossons.

Le voyage de Chamonix a un grand inconvénient pour ceux qui ne sont pas riches. Il est très cher, ce qui fait qu'on se presse et se fatigue ; en visitant notre bourse nous la trouvâmes beaucoup plus diminuée que nous ne le pensions. Nous nous décidâmes à monter le lendemain sans perdre de temps au Montenvers, sans mulet.

Les grandes montagnes qui sont à gauche de la Vallée de Chamonix peuvent être considérées comme des dépendances du Mont-Blanc. Il y a en-dessous des montagnes vertes qui sont placées pour protéger la vallée de ces glaciers qui semblent être des cascades ou des nappes d'eau cristallisées.

Le Montenvers est à quatre cent-vingt toises au-dessus de Chamonix et de neuf cent cinquante-quatre au-dessus de la Méditerranée. On traverse en premier, obliquement, la vallée et on entre dans une forêt ombragée auprès de laquelle est une fontaine où l'on se repose et se désaltère avec un grand plaisir.

Rosalie avait alors quarante-neuf ans et trouve les marches très fatigantes. Après trois heures et demie de marche depuis le Prieuré au sommet qui est étroit, elle voit une pente très rapide sur la mer de glace. « La portion du glacier auquel on a donné ce nom un peu prétentieux a deux lieues de long sur une demie de large. Je l'aurais jugée moins étendue. » Au-dessus on voit l'Aiguille du Don, de couleur rougeâtre, qui s'élève sous la forme aiguë d'une tourelle gothique. Sa hauteur est de mille quatre cent-deux toises. Elle note encore plusieurs aiguilles avec au fond le Dôme du Goûter, une des som-

mités du Mont-Blanc. Sous le glacier de Séchaud il y a d'effroyables crevasses, au milieu desquelles on trouve comme une petite île de verdure qu'on appelle « le jardin » que les curieux vont parfois visiter.

Elle dit encore : « On peut sans danger marcher sur ces glaces éternelles, franchir les vagues, suivre les routes de cette mer étonnante, examiner ses aiguilles et jeter un œil d'épouvante au fond de ces abîmes qu'on ne peut envisager sans frémir. Elle ajoute : « En considérant ces montagnes inaccessibles, ces glaces et ces crevasses qui les fendent de toutes parts comme pour en défendre l'approche, en pensant à la route qui conduit au Mont-Blanc et à ses effroyables dangers, à ce Mont-Blanc lui-même où l'homme est enfin parvenu, mais où il ne peut exister un seul jour, on croit toucher aux bornes du monde et ces bornes semblent un commencement de mort. »

« Et même, écartant l'idée si puissante de danger, on ne peut s'empêcher de considérer la mort comme assise sur son trône, puisque ces régions excluent la vie, ces idées remplissent l'âme d'un singulier et profond émoi, mais quand en cherchant à se rassurer on vient à penser que les fleuves bienfaisants lient ces hauteurs aux mers profondes, que c'est de l'effrayante entité de ces glaces que naissent la beauté et la fertilité de la terre, mille vœux semblent s'élever de ces abîmes pour nous rappeler que le Dieu de la nature est essentiellement un Dieu de vie, que la mort est un accident de notre existence, mais ne peut en être ni la fin, ni le but, combien la nature est belle en la considérant ainsi, mais quel langage pourrait lui rester si on la séparait de son auteur. »

Nous avons apporté des vivres pour dîner sur la montagne. Le chemin que nous prîmes pour la descente était très rapide ; il suivait le glacier des bois et tombait sur

la source de l'Avéron. On me mit entre deux guides et deux bâtons. Je cheminais ainsi comme la tortue enlevée par les deux canards (La Fontaine), mais, plus sage qu'elle, je ne me vantais pas de ma bonne fortune, je n'abandonnais pas mes deux bâtons et j'arrivai heureusement au bas de la montagne ; cette allure, du reste, est plus sûre qu'agréable. On a de la peine à choisir ses pas, on est heurté et gêné par ces brancards, mais on est à l'abri des chutes et de tout sentiment de crainte.

En descendant du Montenvers nous entendions un bruit semblable à celui du tonnerre, suivi d'un long retentissement : « Regardez, regardez, disent les guides, c'est une avalanche. » C'est un nom si effrayant que, heureusement, nous n'étions pas sur sa route. Après avoir admiré longtemps la source sortant de la caverne du glacier, il fallut songer à gagner le Prieuré. Nous avons encore une heure de plaine. Pour ma part je fus très fatiguée, ma compagne disait qu'elle ne l'était pas : j'ai toujours cru qu'elle se vantait.

Si nous avions eu plus d'argent, il aurait fallu nous reposer le lendemain, le jour d'après, gravir une des montagnes de l'autre côté de la vallée pour jouir de la vallée du Mont-Blanc en face, mais notre bourse nous donnait d'autres avis et nous décidâmes de partir ; mes gros souliers m'avaient un peu blessée. Nous voulions partir le lendemain un peu tôt le dimanche, mais les Chamoniards tiennent à entendre leur messe et nous ne sommes partis qu'à neuf heures. Le Prieuré est à peu près au milieu de la vallée. En y arrivant on a passé devant les glaciers de la Gora et du Paconney et des Bossons ; celui de l'Argentière se présente d'une façon très avantageuse, orné de ses brillantes pyramides. On commence à monter la montagne avec les mulets. Plus loin la Bui-

sine sort du glacier du Tour. La vallée est plus sauvage. On va dans la direction du Col de Balme. Il y faisait un froid si glacial que la bise arrêta la respiration, mais elle ne put nous empêcher de voir la vallée de Chamonix et le cours de l'Arve sur toute sa longueur. La chaîne du Brévan, un peu en arrière, le Buet, avec sa tête ronde et sa calotte de neige et une partie de la Vallée de Valorcine. Nous admirions à gauche la chaîne superbe du Mont-Blanc et de ses aiguilles, de ses glaciers vus en profil et en raccourci et nous voyions aussi au nord la vallée du Rhône jusqu'à Sion et dans le fond les sommités neigeuses de Grindelwald et de la Furka. On vient en général de Chamonix chercher ce superbe aspect, lors même que l'on ne revient pas par le Valais. Quant à nous qui voulions prendre cette route, nous pûmes le contempler à notre aise sans nous détourner, mais en le quittant il fallait dire adieu aux belles montagnes, aux perspectives ravissantes, à la nature sublime, pour entrer dans des bois sauvages et déserts. Nous quittâmes nos mulets qui nous avaient si bien servis et nous descendîmes une pente rapide sur un gazon glissant et brûlé, jusqu'à un chalet appelé, je crois, « les Herbagères », qui appartient à la Commune de Martigny. Le chalet était construit très bas, son toit couvert de pierres, presque au niveau du sol à cause des avalanches. Une croix domine la vallée à l'endroit d'un *accident*. Nous reprîmes notre route : elle n'est, jusqu'à Trient, ni agréable, ni facile ; la descente est raide, le pays désert et sauvage, les points de vue nuls. Depuis le col de Balme à Trient, nous montâmes trois heures. Sans moi, mes compagnons auraient été plus vite. Le nom de Trient appartient à un village, à un torrent et à un glacier. C'est un site aussi triste que singulier. Le torrent, large et rapide, vient au nord de la Forclaz.

Nous passâmes le torrent sur un pont de bois et nous retrouvâmes avec plaisir nos mulets dont nous nous étions séparés depuis longtemps. Nous passâmes la Forclaz. Du sommet, il n'y a pas de vue, mais un peu plus bas la vallée du Rhône se déploie sous les yeux du voyageur. Le chemin est toujours rocailleux et difficile, mais les pâturages deviennent superbes. Peu après, les mélèzes et sapins font place à des productions moins alpines, les pentes, les rochers, les torrents, tout diminue et s'adoucit. Bientôt les châtaigniers ombragent la route, les arbres fruitiers leur succèdent et après avoir descendu deux heures et demie, soit à mulet, soit à pied, nous passâmes la Dranse qui descend du Mont St-Branchier, lequel conduit au Grand-Saint-Bernard et nous arrivons à Martigny.

Nous en repartîmes le lendemain avec le jour ; nous admirâmes de nouveau en passant la gorge où coule le Trient et la belle cascade du Valais (Rosalie n'a pas osé l'appeler Pissevache) qui, au milieu du paysage le plus désolé et le plus aride, arrête le voyageur et le frappe d'admiration. Nous déjeunâmes à Bex, nous dinâmes à Vevey, nous retrouvâmes notre beau lac, ses aspects variés, ses rives charmantes et, ce qui valait mieux encore, nos pénates tutélaires et tous nos amis bien portants. »

Bien que ces descriptions puissent paraître un peu anodines aux grimpeurs actuels, nous avons trouvé qu'elles étaient dignes d'être reproduites et nous espérons que vous en jugerez de même.

Valency, octobre 1935.

Clara de SÉVERY.
